



AUJOURD'HUI EST UNE VICTOIRE

Anna LITS

Membre du Comité scientifique de l'Université des Femmes

Cette crise nous dévoile parfois, à nous-mêmes, la qualité des liens familiaux, les névroses et les affects qui s'y jouent. Anna Lits, jeune autrice, en a tiré un message d'amour immense à sa mère comme à toutes les autres femmes, en interrogeant crûment leur impossible et paradoxale socialisation, leur obligation à la fois d'être toujours autres qu'elles-mêmes et de constamment s'en excuser.

J'écris aujourd'hui parce que j'ai peur d'écrire. Parce que j'ai tout le temps peur. Parce que ma psy m'a dit que j'en étais capable, et il faut que quelqu'un me le dise. Parce que j'ai une mère, des désirs et de l'anxiété. Parce que s'il faut que quelqu'un me le dise, alors j'écirai jusqu'à ce que plus personne ne doive me le dire : ces pages sont à la tête d'une révolte impudique.

Impudeur est un mot que j'utilise pour me justifier. Je me crois illégitime de raconter mon vécu durant ce confinement parce qu'il ne m'est rien arrivé de plus effrayant que d'angoisser, que de rompre approximativement, que d'avoir trop chaud, que de me terrer chez ma mère, que de finir mon mémoire, que d'haïr mon écran, que de courir frénétiquement en m'en voulant toujours plus. Mes mollets se durcissent, mon regard de concert et c'est encore de colère envers moi-même que je décide que le sentiment d'illégitimité est à bannir. Je suis une femme et j'ai d'abord cru ne pas avoir vécu ce confinement en tant que telle, mais il suffit d'un aveu insolent pour révéler sous cette aigre poussière que l'on ne cesse jamais d'être femme. Œdème amer.

Cet aveu s'incarne en ma mère, ma mère qui m'aime, ma mère qui me protège. J'ai encore pleuré ce matin j'ai encore pleuré hier et qui sait demain, qui sait demain. Je suis fatiguée. Je suis fatiguée de m'écouter me mépriser. Je suis fatiguée de ne boxer que ma propre face. Je suis fatiguée de me

répéter, avec conviction, que je ne suis capable de rien. Que tout est trop hostile pour espérer se faire une place qui me ressemble. Ma mère se sent coupable de mon état quand j'angoisse, elle me dit c'est dans les gènes peut-être, c'est dans l'éducation sûrement. Ma mère se sent toujours coupable. Je l'ai beaucoup observée, pour ne pas me confondre. Pour pouvoir l'aimer sans me lacérer.

Ma maman renvoie un mail le matin parce qu'elle trouve qu'elle n'a pas bien fait son travail la veille. La veille elle a fait de son mieux, tout comme l'avant-veille.

Ma maman voudrait de l'insouciance.

Ma maman s'assied rarement.

Ma maman ne peut pas passer tout un repas à table ; elle se lève pour répondre au téléphone, ou pour nettoyer quelque chose.

Ma maman s'excuse tous les jours.

Ma maman veut constamment faire plus, faire mieux. Il y a toujours un nouveau "il faudrait que je" s'ajoutant à la liste.

Ma maman déborde d'empathie.

Ma maman compte les jours avant la retraite.

Ma maman aurait voulu beaucoup mais ne sait pas très bien ce qu'elle aurait voulu.

Ma maman est belle.

Ma maman a des cernes.

Ma maman se trouve affreuse.

Ma maman ne supporte pas le malheur de ses enfants.

Ma maman accepte son propre malheur.

Ma maman dit qu'elle fait semblant d'être médecin, et ça la fait pleurer.

Ma maman s'agace, parfois.

Ma maman ne jette rien, pas même les reste de moutarde sur la cuiller qu'elle essaye frénétiquement d'incorporer à la vinaigrette.

Ma maman dort mal.

Ma maman dit qu'elle a une grande violence en elle.

Ma maman ne peut pas parler avec ses parents.

Ma maman ne se trouve pas assez généreuse.

Ma maman ne se trouve pas assez tout court.

Ma maman me dit que je suis fantasmatique et que je vais trouver ma voie.

Ma maman doute de tout.

Parfois ma maman se trouve des qualités mais presque toujours en s'énervant, comme une réponse à une critique non formulée. Sûrement la formule-t-elle elle-même.

Ma maman me parle de sa jeunesse comme de ténèbres abyssales.

Ma maman aime le JT parce qu'alors elle peut rester passive et ne rien faire. Je ne sais pas pourquoi elle ne s'accorde pas ce droit sans prétexte.

Ma maman s'encourage à voix haute en parlant d'elle à la troisième personne.

Ma maman a vécu des amours difficiles, dont un qui n'a jamais eu lieu.

Ma maman se sent très mère.

Ma maman n'a pas osé conduire pendant longtemps. Encore aujourd'hui elle croit mal conduire ; elle m'a pourtant aidée à apprendre.

Ma maman a peur de décevoir les hommes qu'elle aime, et ne se laisse aimer que les hommes qu'elle ne pourrait décevoir.

Je ne peux pas parler de féminisme avec ma maman sans m'énervier.

Ma maman m'a dit un jour qu'elle savait qu'elle n'aurait pas dû être mère.

Chaque fibre de ma mère est ma mère, mais pas seulement.

Ma maman est fière de moi.

Ma mère m'a dit un jour qu'elle avait été persuadée toute sa vie que les hommes étaient supérieurs aux femmes. Ma mère m'a dit un autre jour qu'une femme est un réceptacle. Ma mère me parle de ces mâles biologiquement conçus pour disséminer leur sperme pendant qu'on attend sagement de se faire féconder, c'est la nature qui veut ça. Ma nature à moi en tout cas ne se bat pas très bien, ne sait pas trop contre qui diriger toute cette rage et se la réinjecte alors dans les veines, pupilles dilatées et envie de crever.

Je sais que

Je sais, putain, que

C'est aussi parce que je suis une femme. Et j'ai peur de le dire, parce que qui sait ?

Moi. Mais moi ça ne suffit jamais. Moi, ça ne suffit jamais. Je ne peux même pas m'accorder le droit de raconter ce que je vis sans haletter derrière une autorité qui ne sera jamais celle que je me donne. Ce confinement a épinglé mes angoisses, j'ai les articulations pleines de leurs trous et ça grince quand je me lève le matin, parce qu'il faut bien se lever le matin pour pouvoir aller se coucher le soir. De tout ce temps qui m'était imposé face à moi-même je n'ai réussi qu'à me haïr. Pas tous les jours, bien sûr. Il y a eu des éclaircies, gagnées à force de colmater frénétiquement mes failles et leur reflet maternel. Reste que dans mes crevasses siffle le vent de tout ce que je n'ai pas lu, de la théorie que je ne connais pas, de mes privilèges, des mes erreurs, de mes naïvetés, de ma culpabilité constante, de cette certitude si profondément implantée que je ne serai, jamais, assez. Assez diplômée, assez intelligente, assez généreuse, assez courageuse, assez forte, assez audacieuse, assez qualifiée, assez jolie, assez sportive, assez éduquée, assez impliquée, assez vivante, assez rebelle, assez juste. Pas seulement parce que je suis une femme.

Aussi, parce que je suis une femme.

Parce que je lis, j'étudie, j'écoute majoritairement des hommes. Parce que celle qui m'a élevée a cru qu'elle n'avait aucune valeur. Parce qu'avant d'oser ouvrir ma gueule je m'oblige à lire, lire et lire sur un sujet jusqu'à ne jamais en arriver au stade où j'ouvre ma gueule. Parce que j'ai voulu rendre ce confinement productif. Filer vingt balles par ci par là pour noyer un peu de cette culpabilité qui est, aussi, mon privilège. Je me suis dit hargneusement qu'il me fallait trouver ma façon à moi de me battre, de faire une différence. Que je n'étais pas assez féministe, assez engagée, assez éveillée. Vite rejoindre la grande bataille. Vite comprendre quoi crier. Vite en rejoindre d'autres, d'autres qui n'ont pas peur de gueuler dans les manifs, d'autres qui n'ont pas peur d'écrire sur des banderoles, d'autres qui n'ont pas peur de boxer d'autres faces. Vite vite vite enfoncer ses pouces dans les orbites de la culpabilité. Apprendre compulsivement de nouveaux mots, de nouveaux concepts, de nouvelles raisons de s'inquiéter, de nouvelles manières

d'espérer. Se donner le droit d'avoir une voix. Et puis ne pas savoir quoi en faire.

Un jour j'ai reçu ce message : « Auj, black out féminin sur les réseaux sociaux, de 8h à 21h. C'est un mouvement contre les violences faites aux femmes. Votre photo de profile devra disparaître et être remplacée par un carré noir. Ainsi nous pourrions avoir une vue de ce que pourrait être le monde, sans femmes. Merci de partager uniquement aux femmes et de faire passer le mot ». Je me suis dis peut-être que ça a du sens, peut-être que ça peut faire réfléchir. Je me suis demandée ce que ça dirait de moi, si je ne le faisais pas. Serait-ce encore de la lâcheté, serait-ce encore la peur de prendre part à un combat que je sais mien mais dont je connais mal les armes ? J'ai hésité et puis je l'ai fait, sans être trop sûre, parce que je voulais être solidaire, parce que je voulais être une femme parmi les femmes, parce que je voulais faire un geste, quelque chose.

Et puis j'ai lu qu'au contraire, la bonne stratégie n'était pas d'encre plus s'invisibiliser, d'encre plus se taire, d'encre plus s'exclure. Qu'il s'agissait là d'une action contraire à nos valeurs. Nos valeurs, à nous les féministes, et lesquelles ? À cette entité tentaculaire à laquelle il n'a été accordé qu'un seul nom et plusieurs prénoms belliqueux que j'apprends encore. J'ai eu honte j'ai eu si honte, j'ai enlevé ça de mon mur, j'ai prié pour que cette personne que j'aime et à qui je ne peux pas parler ne le voit pas, ne me juge pas, ne découvre pas à quel point je suis stupide, à quel point je n'ai pas d'opinion à moi, elle s'est invisibilisée encore plus la conne elle a rien compris, rien compris au féminisme, rien compris à ses droits. Tout m'a semblé si violent. Comment faites vous pour avoir des certitudes ? Je doute de tout, sauf du fait que

Ca devrait être moins difficile.

Moins difficile de se défendre. Moins difficile de se retrouver face à son corps, de s'empoigner le bide après chaque course, juste pour voir, si ça a changé, savoir qu'on est mince et puis en douter et puis s'en vouloir d'y accorder de l'importance et puis observer chaque vergeture, chaque bouton, chaque poil, se battre pour ne pas les enlever, les enlever et regretter, les garder et les torturer, s'entendre dire qu'on a minci et lutter pour ne pas dire merci, sentir ses muscles

se durcir, ses mollets s'acérer et trouver ça laid et en être fière, et être fière d'en être fière, se demander ce qu'il en penserait, s'en vouloir de se demander ça, être infiniment coupable, en boucle, avec rage et plaisir, culpabiliser comme une danse, culpabiliser pour ne pas avancer, culpabiliser parce qu'on ne connaît que ça. Se dévêtir parce qu'il fait chaud et bander son regard pour les futurs autres qu'on ne veut pas recevoir et qu'on recevra quand même. Se dévêtir et bander son regard pour attendre ces futurs autres qu'on veut recevoir et qu'on ne recevra peut-être pas. Se sentir coupable d'attendre. Se demander pourquoi on aime si fort les absences, investir celles-ci passionnément dans tout ce temps vide, vide d'affection vide de gestes et de caresses, vide de mots, vide de promesses. Qu'en sera t'il on ne sait pas, on ne sait pas. Alors on se bat pour ne pas faire que subir, pour rompre avec agentivité, avec désir pour soi-même, pour rechercher ce sentiment de force dont on sait qu'il nous habite depuis toujours, depuis les premières batailles. On veut se rappeler qu'on peut être seule, être bien seule, et d'ailleurs on est toujours seule, même avec lui, même avec elle. On comprend qu'il y en aura d'autre, d'autres chutes et d'autres jours à devoir se répéter en boucle qu'on est forte, qu'on est forte, qu'on est forte.

Qu'on peut postuler, oui, même si on n'a pas toutes les qualités requises. Vous

savez qu'apparemment les hommes postulent au culot, parce qu'ils s'en sentent capables, parce qu'ils se croient légitime. Une femme infiniment plus qualifiée osera moins ; pourquoi serait-elle engagée puisqu'elle n'est pas parfaite. Pas parfaite, pas irréprochable, pas assez sûre d'elle, pas assez tout court. Je fini mes études et je ne suis pas parfaite. Et je me le reprocherais bien encore, je me flagellerais bien d'ennemie à ennemie si je ne me rappelais que ça n'est pas inné, cette certitude de n'être qu'un agglomérat d'incapacités. Que le sexisme est systémique. Et encore dans ce système je n'accumule pas, ou si peu, les discriminations, et l'intersectionnalité est un concept que je découvre. Je balbutie mon féminisme, j'en apprends l'alphabet. J'ai honte de beaucoup de choses que j'ai dites et pensées il y a quelques mois, il y a quelques années, j'essaye d'apprendre, je chuchote à mes amies ce que je ne suis pas encore sûre de pouvoir crier. Je n'ai pas encore trouvé une voix qui ne flanche pas. Quand ma mère me parle de féminisme je finis par crier, quitter la pièce et la conversation comme une enfant parce que je manque d'arguments, parce que je perds mes mots, parce que j'ai envie de pleurer. Je ne supporte pas de l'écouter douter de ce dont, pourtant, elle souffre. De ce qui lui a greffé une telle intranquillité, de ce qui a entretenu ce magma de colère et d'insécurité dans une poitrine qui aurait pu le recracher. Ces injustices sont insidieuses.

Je les mange, je les promène, je les chante, je les étudie, je m'en vêtis, je les traque, je les épingle et je ne sais pas quoi répondre à ma mère. Certaines choses font plus mal de là d'où tu viens. De là d'où ta mère vient. Avec ses traumatismes et son éducation, avec sa volonté et son humilité, avec son amour et ses douleurs.

Ce confinement je l'ai vécu comme une fille ayant une mère, une mère qui est une femme à qui l'on n'a pas appris à s'aimer. Une mère dont je copie les insécurités, les griffes, les pardons, une mère qui me donne toujours les dernières frites, même quand elle en veut encore. Une mère qui se sacrifie. Une mère qui est si intimement, si violemment persuadée de ne pas suffire. Une mère qui a parfois oublié qu'elle n'était pas uniquement une mère. Une femme qui n'a pas de mot pour dire tout ce qui l'écrase mais qui le porte sur son dos avec une résilience sisyphesque. Une femme qui m'a transmis sa force malgré les doutes et les peurs, malgré les blessures innomées et les coups aveugles. Une femme qui aura vécu féroce, qui vit encore et qui tous les jours se bat contre elle-même, avec elle-même. On ne cesse jamais d'être femme. On porte sur notre peau cette réalité multiple et complexe, cet héritage d'humiliation et d'oppression qu'on s'applique à écorcher. Ne pas s'excuser est une victoire quotidienne.

Aujourd'hui en est une. ■